**(RE)INTERPRETATIONS**

**(INTER)SECTIONS / CONFRONTATIONS**

Deux pratiques se rencontrent, se risquent à une discussion au sein d’un seul et même espace.

« Construction, Rupture, Réémergence », trois mots pour nous permettre d’approcher un couple d’univers singuliers dans l’entame d’un dialogue. Les techniques, les influences diffèrent, révélant une multitude de points de fuite en quête d’intersections.

Le travail au scalpel de Marie-Douce St-Jacques qui manie les formes du bout des doigts, qui les découpe, les assemble, les réimprime dans un geste sans fin, offre de multiples déclinaisons et chemins.

Ses œuvres nous propulsent dans des espaces industriels, labyrinthiques, flottants, encore inconnus. Elles rendent visibles des connexions, des interstices, des assemblages que l’artiste envisage comme des jeux d’énigme.

Cette mise en relation singulière des formes, nous immerge dans des environnements hybrides et futuristes, dans de nouvelles (possibles) réalités.

Alors que les réalisations de cette créatrice oscillent principalement entre productions sonores et plastiques, on imaginerait presque les aplats de couleurs se substituer aux notes, dans une partition. Et inversement.

Temps, précision, rythme, silence, blanc, permettent une excursion vers des univers, tant massifs qu’aériens. Effleurement de ces environnements tranchants et montagneux, faits de lames imbriquées ou de papiers fins, délicatement pliés et assemblés en un geste.

On distingue dans son travail, de subtiles interférences avec celui de Bahar Taheri qui dans sa production, se réserve du temps pour manipuler de fragiles morceaux de papier, avant de composer, dessiner, pour finalement transférer au pinceau, les formes sur ses toiles.

Dans sa peinture, fastidieuse et délicate, elle s’attaque à des édifices, symboles de pouvoir. Massifs, rudes, encrés, tant sur le sol que dans les esprits. Elle les observe droit dans les yeux et frontalement, les malmène. Elle les dissèque, leur extrayant lumière et lignes. Morcelés, gisant sur les murs comme on n’osait les imaginer, leur symbolique vole en éclat.

Dans un face a face avec la Maison Blanche (veillons à l’emploi des majuscules), la peintre se confronte au symbole suprême d’une soi disant première puissance mondiale, à un pouvoir ultime et effrayant.

On réalise alors, stupéfaits, la symbolique que l’on alloue à quelques morceaux de murs, lisses, imperturbables, polis par le temps et déposés là. Bahar Taheri s’empare de ce symbole avec force et engagement.

Alors qu’elle nous la présente dans une version réaliste et on ne peut plus figurative, la voici qui danse, tout autour, morcelée, fragmentée. Maison aux couleurs de l’arc en ciel, dont la structure a été déconstruite, remodelée, réinventée.

7 éléments, 7 échantillons volatiles constellent en effet autour d’une White House a laquelle on alloue désormais un voile de douceur, de vulnérabilité. Allons jusqu’ à « humanité ».

Métaphore d’une maison, d’un refuge, qui dans un fantasme, deviendrait fragile, attentif, flexible.

Taheri et St-Jacques envisagent autrement des structures que l’on pensait cristallisées et inatteignables. Les laissant fondre, se dissoudre en un geste, en un regard furtif posé sur des lambeaux d’imaginaire, légers, célestes et infinis.

« Construction, Rupture, Réémergence » nous invite à appréhender les lignes comme des espaces de liberté, d’aventure, de voyage, en marge du pouvoir et des rapports de force.